

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1893)

Artikel: Saint Cyprien et les influences qui l'ont formé
Autor: Faye, Eugène de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SAINT CYPRIEN
ET LES INFLUENCES QUI L'ONT FORMÉ

PAR

EUGÈNE DE FAYE

D'ordinaire, on apporte à l'étude des Pères de l'Eglise des dispositions et un esprit très différents selon qu'on est catholique ou protestant. Dans le premier cas, on a pour la littérature patristique les sentiments qu'un protestant éprouvait jadis pour la Bible. On lit les Pères avec la conviction qu'ils sont unanimes dans leurs enseignements et qu'ils ne se contredisent jamais. C'est un parti pris de ne pas s'écarter de leur tradition. D'autre part, le protestantisme les étudie dans la pensée de démontrer que l'enseignement patristique, comparé à l'enseignement apostolique, constitue une déviation du type primitif et, par conséquent, qu'il a perdu les titres qui en justifieraient l'autorité. Il est presque superflu de dire que c'est d'un tout autre esprit que doit s'inspirer l'historien quel que soit l'objet de son étude. Notre premier souci, en abordant le passé, doit être de savoir la vérité sur le passé, pour autant qu'elle se laisse entrevoir dans les documents. Il faut se méfier des prismes qui nous déformeraient les hommes et les choses d'un autre temps.

Cyprien, évêque de Carthage, est bien l'un des hommes au sujet desquels il n'est pas inutile de rappeler qu'ils ont le droit d'être étudiés avec impartialité. Homme d'action avant tout, il a exercé une influence prépondérante sur l'Eglise et a rencontré

de violentes oppositions. Pour lui rendre justice, il faut le comprendre. Dans ce but, nous nous proposons, dans ces pages, de remonter à ses origines et de marquer les principales influences qui l'ont formé et qui, en bonne partie, l'expliquent, lui-même et son œuvre.

I

Il y a, d'abord, les influences qui l'ont façonné avant qu'il se fit chrétien. Puis il y a celles qui s'exercèrent sur lui dès son entrée dans l'Eglise. Voyons-les successivement, en marquant le point précis par où elles ont agi sur notre évêque. De la mort de Marc-Aurèle en 180 à l'avènement des princes illyriens en 268, le monde romain présente le spectacle le plus curieux et le plus contradictoire. Pendant toute cette période, il n'y a eu qu'un seul prince vraiment capable qui ait pu se maintenir et régner assez longtemps pour raffermir l'empire. C'est Septime Sévère. Les autres sont ou des incapables ou des débauchés ou des fous. Et, cependant, pendant tout ce temps-là l'empire a su contenir et parfois refouler les barbares à la fois sur le Rhin, le Danube et l'Euphrate. Vers la fin du troisième siècle, lorsque Dioclétien s'empare du gouvernement, l'édifice impérial ne paraît pas encore sérieusement ébranlé ; à l'intérieur comme à l'extérieur, il a subi de nombreuses modifications ; il y a même des lézardes qui annoncent le futur écroulement, mais enfin la charpente elle-même est encore intacte. Ce qui prouve que l'empire conserve encore sa force interne et sa vitalité, c'est précisément qu'il suffit qu'un homme comme Dioclétien en prenne la direction pour que l'ordre se rétablisse et que l'empire atteigne au plus haut degré de prospérité.

Comment se fait-il que les Commode, les Caracalla, les Élagabal n'aient pas causé la ruine de l'empire ? Quelle est la nation moderne qui résisterait à l'épreuve de pareils gouvernements ?

Eh bien, si l'empire s'est maintenu en dépit des mauvais empereurs, c'est que sa force était ailleurs que dans le principat. La vérité est qu'il a pu se conserver grâce à celles de ses institutions qui remontent aux temps de la république.

Ce sont l'administration provinciale, le régime municipal et l'armée. Ces créations du génie romain furent assez souples pour se modifier, sans cesse, sans perdre leur véritable caractère.

Voilà les cadres puissants qui ont, non seulement, maintenu l'empire et qui ont fait sa force et sa durée mais qui ont façonné tant de populations diverses et qui les ont marquées d'un sceau indélébile.

Il importe d'insister sur ce point.

Grâce à ces trois grandes institutions qu'ils ont sans cesse élargies, étendues avec les frontières de l'empire, les Romains donnèrent à celui-ci une consistance et une solidité sans égales. Quel que fût le prince qui passait sur le trône, il n'était pas en son pouvoir de briser des cadres qui embrassaient et étreignaient le monde romain tout entier. Il avait beau se livrer à toutes les démenches, au lendemain de sa mort, l'organisme gouvernemental et social subsistait encore et retenait toujours les populations de la même étreinte, à peine affaiblie. Ce qui en prouve la solidité, c'est que tant de révolutions militaires n'ont pas réussi à disloquer cet organisme. Les désordres qu'elles occasionnaient étaient à la surface; aussitôt apaisés, le corps social rentrait dans ses anciens cadres; rien ne se trouvait changé dans la constitution même de l'empire. Jamais peut-être on ne vit une société en possession d'un appareil aussi puissant d'ordre et de stabilité.

Supposons maintenant un Africain vivant au sein d'une société ainsi encadrée, organisée. Quelle est l'image qui se présente, sans cesse, à ses yeux et qui s'imprime dans son cerveau? N'est-ce pas celle de l'ordre et de la discipline? Dans la petite ville qu'il habite, il voit les décurions ou magistrats municipaux qui sont calqués sur ceux de la grande ville. Il a sous les yeux, en moins grand, la copie vivante des institutions politiques de Rome; elle lui suggère continuellement l'idée et la notion de l'ordre, de la règle, de l'administration. Ce sont là les impressions qu'il reçoit dès l'enfance; ce sont celles qui inconsciemment forment et façonnent son esprit. S'il quitte sa ville natale et qu'il voyage dans sa province, il retrouve par-

tout l'administration romaine. C'est le proconsul ou le procureur qui dirige toute la machine. Partout où il va même spectacle. Ce qu'il voit contribue à fortifier sans cesse ses impressions premières. Ce qui achèvera de les enfoncer dans son esprit, ce sera la vue de l'armée. Les légions incarnent le génie même de Rome. C'est en elles qu'éclate son talent extraordinaire d'organisation. Elles portent partout avec elles la notion de la supériorité et de la force des corps bien organisés. Ce qui montre l'impression profonde qu'elles produisaient, à ce point de vue, sur les populations, ce sont les fréquentes allusions à l'armée qu'on peut relever dans les lettres et dans les traités de Cyprien. A ses yeux, rien n'est comparable à la discipline militaire. On voit qu'elle lui inspirait le plus grand respect et que l'armée réalisait en une large mesure son idéal social. Il voudrait, par exemple, que les confesseurs fussent disciplinés et entraînés comme une sorte de sainte milice ; dans certains endroits, il laisse même percer le désir secret de voir un ordre et une discipline toute militaire régner dans l'Eglise. Voilà des traits qui trahissent chez Cyprien l'origine lointaine de ces besoins d'ordre et de sévère organisation qui distinguent, à un si haut degré, son esprit. Cyprien est un pur Romain. Il a les qualités et les défauts du citoyen de Rome. Ne nous étonnons pas que ce provincial ait pu se transformer ainsi. Sénèque n'était-il pas Espagnol d'origine, et, cependant, avait-il l'âme moins romaine que Tacite ? En quoi l'Africain Septime Sévère est-il moins romain que Vespasien ou Trajan ? Que Rome ait pu s'assimiler les provinciaux à ce point-là pendant des siècles, cela prouve la force éducatrice de ses institutions. Les chrétiens eux-mêmes n'ont pas échappé à l'ascendant de son génie. L'Africain Tertullien, qu'est-il si ce n'est un juriste romain très éloquent ? Quant à Cyprien, s'il ne se fût pas converti, il aurait fait non seulement un bon avocat mais un excellent proconsul.

Notre auteur a subi l'influence du siècle à un autre point de vue encore, que je ne dois pas négliger d'indiquer. Au troisième siècle, le monde gréco-romain vit s'accomplir, dans les sentiments religieux, une transformation très remarquable.

M. Jean Réville l'a exposée, avec une magistrale exactitude, dans son livre sur la *Religion à Rome sous les Sévères*. Auguste restaura la religion nationale, tombée en discrédit dans les derniers temps de la république. Il fit cette restauration dans un but essentiellement politique et social. Elle ne résulta, en aucune façon, d'un réveil de la conscience religieuse. Au troisième siècle, les religions reprennent leur empire sur les âmes et jouissent d'un prestige qui paraîtrait, à coup sûr, invraisemblable à qui n'a pas pesé les témoignages que nous possédons. C'est un réveil incontestable de la conscience religieuse. Ce qui le prouve, ce sont les besoins tout nouveaux qui tourmentent les âmes. Elles ont soif de sainteté, d'expiation, de certitude, de vie éternelle et ces aspirations sont tellement fortes et tellement exigeantes qu'elles poussent ceux qui les ressentent à essayer de toutes les religions connues, à se livrer, tour à tour, à toutes les superstitions, ou même à les accueillir toutes à la fois et à se faire une religion syncrétiste, assemblage de toutes les autres. Apulée, l'homme le plus religieux de son temps, vénérât toutes les divinités de l'Orient et de l'Occident.

Ces besoins-là, Cyprien les a connus. « J'étais, dit-il, plongé dans les ténèbres, dans la nuit profonde ; j'étais ballotté sur la mer agitée du siècle et j'errais, indécis, ignorant ce que devait être ma vie, au hasard, étranger à la vérité et à la lumière. » *L'Épître à Donatus*, que Cyprien écrivit peu après sa conversion, dépeint un état d'âme très particulier qui fut celui d'une foule de païens au troisième siècle. Les premières pages de ce traité révèlent des sentiments que l'âme païenne n'avait point encore connus ou plutôt n'avait que faiblement ressentis. Si l'on veut comprendre le christianisme de l'évêque de Carthage, il ne faut pas oublier que c'est sous l'impulsion de ces sentiments qu'il s'est tourné vers l'Église. Il trouva dans le christianisme les satisfactions particulières que réclamait son cœur et, par conséquent, il fut toujours porté à concevoir le christianisme d'une façon un peu étroite. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'il peut y avoir d'autres besoins auxquels le christianisme peut également satisfaire.

En outre, ces besoins que Cyprien, encore païen, avait éprouvés avec tant de vivacité, n'eurent pas seulement ce contre-coup général sur les conceptions de Cyprien, devenu chrétien. Leur influence a été plus directe. A ces besoins correspondaient certaines notions de l'expiation, de la sainteté, de l'efficace des œuvres qui étaient propres au néo-paganisme du troisième siècle. Eh bien, Cyprien n'a pas pu s'assimiler les notions correspondantes que lui fournissait le christianisme sans y amalgamer au moins quelques éléments des notions analogues que le paganisme de son temps lui avait inculquées. Il y eut là, action et réaction. Voilà un point qui a besoin d'être étudié et dont on ne saurait méconnaître l'importance. En résumé, avant sa conversion, Cyprien était foncièrement Romain ; en outre, chez lui le Romain était doublé d'un mystique du troisième siècle. On retrouve l'un et l'autre chez Cyprien converti au christianisme.

II

Si la période qui s'étend de la mort de Marc-Aurèle jusqu'au milieu du troisième siècle présente un très grand intérêt au point de vue de l'histoire profane, elle n'a pas une moindre importance en ce qui concerne l'histoire de l'Eglise chrétienne.

C'est une période de transformation profonde. Le christianisme n'a pas cessé de se modifier et de changer d'aspect pendant les deux premiers siècles de son existence. Mais c'est au troisième siècle que la transformation, je devrais dire peut-être, l'adaptation au milieu, qui se préparait précédemment, se précipite tout à coup, pour devenir bientôt un fait accompli. Une double évolution se consomme alors, l'une dans la théologie et l'autre dans l'organisation ecclésiastique. On peut dire que le christianisme ne s'est guère constitué et n'a trouvé sa forme définitive que vers la fin du troisième siècle. Les lettres de Cyprien nous montrent l'épiscopat encore éloigné du terme auquel il tendait depuis plus d'un siècle. M. Renan considère la mort de Marc-Aurèle comme marquant la fin de la période de croissance et de création du christianisme. Je crois qu'il antedate ce moment capital. Dans le chapitre de son dernier

volume des *Origines* qu'il a consacré au triomphe de l'épiscopat, tout ce qu'il dit semble s'appliquer difficilement à la situation vers 180 et bien mieux à un état de choses postérieur.

Avec Cyprien, nous entrons donc dans un monde qui est en pleine fermentation. Le christianisme déborde de vie intense mais celle-ci n'a pas encore trouvé, formé, créé tous les organes dont elle a besoin pour durer. Ce qui vient d'être dit est d'une application générale à l'Eglise entière du troisième siècle. Cyprien nous ramène et nous limite aux Eglises d'Occident.

Il importe, en effet, de ne pas oublier que, de son temps, l'Eglise se conformait de plus en plus à cette grande division des peuples anciens qui marque un grand classement des esprits aussi bien qu'une délimitation territoriale. Il y aura une Eglise d'Orient et une Eglise d'Occident comme il y avait des peuples orientaux d'un caractère très différent des nations occidentales.

Jusqu'à la fin du second siècle, cette distinction n'est guère apparente. En dehors de la Palestine, il n'y a qu'un seul christianisme. C'est le pagano-christianisme. Mais avec Clément d'Alexandrie et Origène d'une part, Tertullien et Cyprien d'autre part, apparaissent deux formes distinctes du christianisme. Celui d'Orient est plus théologique et philosophique, celui d'Occident est essentiellement pratique et militant. L'un créera les dogmes chrétiens, l'autre organisera l'Eglise et lui donnera des cadres résistants comme ceux de l'empire romain.

Cyprien est foncièrement occidental. Il est parfaitement étranger aux préoccupations d'un Origène. Avec lui, il faut donc nous confiner dans l'Eglise d'Occident. Aussi nous ne mentionnerons que les deux ou trois facteurs décisifs qui ont influé sur le développement de cette partie de l'Eglise.

Il y a, tout d'abord, *les persécutions*. On sait qu'elles ont donné lieu, dans les dernières années, à des discussions approfondies. En France, nous avons les importants travaux de MM. Aubé et Allard. MM. Renan et Havet ont tous deux exprimé leur opinion sur les persécutions dans leurs ouvrages sur les *Origines du christianisme*. Enfin M. G. Boissier a donné en appendice au premier volume de son livre sur la *Fin du*

paganisme une magistrale étude par laquelle, on peut bien le dire, il a clos le débat. Nous pouvons nous fier au jugement de cet esprit si impartial et si pondéré, du moins tant qu'un examen personnel très approfondi ne nous aura pas obligés à reconnaître qu'il s'est trompé. Quelle sont donc ses conclusions ? Les voici formulées par lui-même : « On peut donc dire qu'en somme la persécution n'a jamais complètement cessé dans la vaste étendue de l'empire. Elle ne s'éteignait ici que pour se ranimer un peu plus loin. Pendant les deux cent-cinquante ans qui séparent Néron de Constantin, les chrétiens ont pu jouir de quelques moments de relâche *mais jamais leur sécurité n'a été complète*. Leur sort dépendait de l'imprévu, leur condition changeait d'un pays à l'autre et les empereurs qui les aimaient le plus n'ont pas pu les soustraire partout aux emportements du peuple qui s'appuyait sur les injonctions de la loi. »

Pendant trois siècles, l'Église fut sans cesse menacée. On ne vit pas impunément dans une situation aussi tendue. A la longue, on en subit les contre-coups. Les persécutions de ces temps-là produisirent chez les âmes des effets dont nous mentionnerons les principaux.

Tout d'abord, la persécution, locale et intermittente comme elle le fut du moins jusqu'en 250, loin d'arrêter l'essor de la foi nouvelle, servit puissamment à entretenir la ferveur des fidèles. Elle les tenait en haleine. Elle les obligeait à se tenir prêts à faire les plus grands sacrifices et même à marcher au supplice. De cette manière, elle stimulait le dévouement et exerçait les âmes à la vertu. On le voyait bien dès que l'Église jouissait d'une trêve prolongée. Aussitôt les fidèles commençaient à se relâcher. Dans son traité *de Lapsis*, Cyprien flétrit avec énergie les défaillances dont les chrétiens de Carthage s'étaient rendus coupables pendant l'ère de paix qui précéda la persécution de 250. Mais si la persécution entretenait le zèle, elle poussait aussi les âmes ardentes à une exaltation qui n'était pas sans danger. Ce fut là un péril dont Cyprien ne semble pas avoir été conscient. Les lettres qu'il a adressées aux confesseurs sont très instructives à cet égard. On peut y étudier l'état d'âme des chrétiens qui marchaient au supplice.

On s'entraînait au martyre et on arrivait à un enthousiasme dont la lecture des documents peut seule donner une idée. Bien loin d'essayer de le tempérer, Cyprien l'alimente. On voit par là combien cette ardeur excessive paraissait naturelle même aux esprits les plus modérés.

Un autre effet des persécutions fut qu'elles creusèrent l'abîme entre le siècle et l'Eglise. Elles n'empêchèrent pas les compromissions hypocrites, mais elles créèrent l'antipathie, le mépris et l'hostilité. Cyprien a exprimé, avec toutes les ressources de sa rhétorique enflammée, dans son épître à *Demetrianus*, les sentiments que les chrétiens fervents éprouvèrent désormais pour le siècle. Ces sentiments n'étaient point un héritage de l'âge apostolique. Tout en étant très éloignés de vouloir accommoder leur foi au goût du siècle, les premiers propagateurs de l'Évangile n'avaient-ils pas, au fond, un amour très profond pour le monde qu'ils voulaient convertir? Lorsque saint Paul répudiait le judaïsme, quelle était donc sa pensée? N'était-elle pas d'ouvrir à tous les peuples l'accès à son Christ? Cet amour large et intense, les persécutions l'étouffèrent; elles laissèrent dans les âmes un ferment de haine qui rappelle celle des apocalypticiens juifs qui rêvaient l'effondrement du monde. Chez nul cela n'est aussi sensible que chez Cyprien. Clément d'Alexandrie et Origène furent peut-être les seuls chrétiens du troisième siècle qui conservèrent quelque mansuétude à l'égard des païens et qui crurent que tout n'était pas à rejeter chez leurs penseurs.

Un dernier effet des persécutions, qui est en rapport étroit avec le précédent, fut d'entretenir chez les chrétiens les espérances eschatologiques. Sans les persécutions, elles se seraient éteintes plus tôt. En face d'un monde oppresseur dont la violence exposait les côtés les plus hideux, comment ne pas conserver avec un soin jaloux la prophétie de sa fin prochaine? Personne n'échappait à ce rêve. Quoique Cyprien fût un homme essentiellement pratique et qu'il passât sa vie à organiser l'Eglise comme si elle devait s'installer ici-bas pour de longs siècles, il affirmait souvent que la consommation des temps était proche. Il serait intéressant de relever dans ses écrits

les passages curieux et instructifs qui contiennent ses espérances eschatologiques. On le voit, les persécutions eurent des conséquences capitales. Elles furent tout au profit d'une certaine exaltation des sentiments et des idées. Elles jetèrent les parties les plus vivantes de l'Eglise dans une direction qui n'était pas nécessairement indiquée par la logique de son principe.

L'autre facteur qui exerça une influence prépondérante sur le développement de l'Eglise dans la seconde moitié du deuxième siècle et pendant tout le troisième, fut l'*hérésie*.

Il y a ici une distinction essentielle à faire. Quand on parle d'hérésie, on songe naturellement au gnosticisme. Or il ne faut pas oublier que le gnosticisme avait déjà épuisé ses conséquences principales lorsque Cyprien entra dans l'Eglise. M. Harnack a magistralement démontré que la formation de nos principaux dogmes ne s'explique que par l'influence et le contre-coup du gnosticisme. Ce fut une crise formidable d'où la pensée chrétienne sortit triomphante et armée des dépouilles mêmes de ses adversaires. Lorsque Cyprien paraît sur la scène, la victoire est déjà remportée ; les principaux objets de la foi chrétienne sont à l'abri et garantis pour de longs jours. Aussi le gnosticisme ne préoccupe aucunement notre auteur. Il n'éprouve pas le besoin de le combattre. Et, cependant, lui aussi parle, sans cesse, d'hérétiques. L'hérésie qu'il combat n'a rien de commun avec le gnosticisme. Elle dérive en droite ligne du *montanisme*.

Le montanisme, voilà le fait capital dont les conséquences se répercutent jusqu'à Cyprien et qui exerça, en sens divers, une influence si profonde sur l'Eglise du troisième siècle.

Le montanisme, dont nous ne dirons que l'essentiel, a eu deux phases successives.

Il a été, à l'origine, une sorte d'illuminisme. Les rêveries eschatologiques et les illusions d'un myticisme exagéré en sont les premières manifestations. Dans son *Marc-Aurèle*, M. Renan a admirablement mis en lumière ce côté-là du mouvement inauguré par les illuminés de Pépuze. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est qu'il n'y a vu que de

l'illuminisme. Prompt à saisir, comme il aime à le faire, le côté bizarre, extravagant, irrationnel des mouvements religieux, il n'a pas senti, du moins il n'a que faiblement senti ce qu'il y avait de profond et de vrai chez les prophètes de l'Asie-Mineure.

M. Harnack a été bien plus juste à leur égard. Il a montré qu'une fois la première effervescence calmée, une fois l'illuminisme de Montanus, de Maximille et de Priscille assagi, mitigé, la portée morale du mouvement s'est fait sentir. Dans le fond, le montanisme fut un retour au rigorisme des premiers jours qu'il dépassa à bien des égards. Il fut une réaction énergique contre la mondanité croissante de l'Eglise et de ses conducteurs. C'est cette austérité qui subsista lorsque l'illuminisme s'affaiblit. C'est par elle que le montanisme conquit un homme de la valeur de Tertullien.

Ce mouvement laissa au sein de l'Eglise un levain de rigorisme qui ne devait plus se perdre. Hippolyte et plus tard Novatien reprennent et continuent la tradition d'austérité. Aux heures de persécution, elle est en faveur même auprès des fidèles.

On n'osa pas faire trop d'opposition à une tendance qui paraissait un retour au christianisme apostolique jusqu'au jour où elle se compliqua de la question de la suprématie de l'épiscopat. Quand le néo-montanisme cessa d'être une réforme de la discipline et se mêla de l'organisation ecclésiastique, il souleva une opposition qui finit par le rejeter hors de l'Eglise. Les rigoristes devinrent schismatiques.

Eh bien, voilà le mouvement qu'il faut connaître si l'on veut comprendre l'attitude de Cyprien en 251. C'est lui qui explique certaines hésitations qu'on remarque chez l'évêque de Carthage dans les débuts de la crise que son Eglise et la chrétienté traversèrent au milieu du troisième siècle et c'est lui aussi qui explique son attitude définitive. C'est ce mouvement, en un mot, qui nous livre le secret de la pensée de notre évêque, et qui fut le facteur principal dans l'élaboration des principes auxquels son nom est attaché.

Telles sont les influences les plus marquantes, tant celles

qui dérivent du monde païen que celles qui s'exerçaient au sein de l'Eglise, qui me paraissent avoir pesé sur Cyprien. Je crois qu'elles expliquent, autant que peuvent le faire des facteurs extérieurs, la nature de son esprit et celle de sa foi, son caractère et sa religion, ses goûts et ses actes. On ne saurait examiner avec trop de soin tout ce qui a influé sur un homme tel que Cyprien. Il ne fut pas seulement une personnalité remarquable, il fut le propagateur d'un système ecclésiastique qui devait servir successivement à la grandeur et à la décadence du christianisme, à sa conservation et à son abaissement. A ce double titre, il mérite notre attention la plus sérieuse et la plus impartiale.
